

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Adieu Ferdinand Le Casino de Namur II
Monologue
Philippe Caubère
| 1h50 | Texte, mise en scène, interprétation Philippe Caubère. Jusqu'au 5 janvier, Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e. Tél.: 01 44 95 98 21.

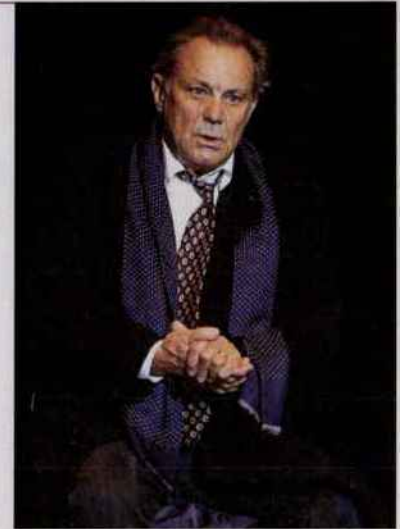
Nous pour un moment
Comédie dramatique
Arne Lygre
| 1h35 | Mise en scène Stéphane Braunschweig. Jusqu'au 14 décembre, Odéon-Théâtre de l'Europe Ateliers Berthier, Paris 17^e. Tél.: 01 44 85 40 40.

Faut-il donc vraiment dire adieu à Ferdinand Faure, ce personnage-frère qui aura accompagné nos vies de spectateur depuis 1981? Depuis cette *Danse du diable*, premier opus de quarante heures de monologues burlesques, furieux, pathétiques, paillards et sublimes que Philippe Caubère aura égrenées jusqu'à aujourd'hui... Son *Odyssée*, sa *Recherche du temps perdu*, son *Voyage au bout de la nuit*, sa *Comédie humaine* à lui... Il y a raconté non seulement l'aventure collective du Théâtre du Soleil et les mille et une improvisations épiques que lui enseigna là-bas Ariane Mnouchkine; mais aussi la France des années 1950 (la date de sa naissance) à 1980. Soit la chronique naïve, joyeuse et cruelle de ces Trente Glorieuses qui virent poindre bien des bouleversements sociopolitiques. Soit une stupéfiante et inédite autofiction théâtrale.

De la «saison» – comme pour une série – *Roman d'un acteur* (onze spectacles de trois heures chacun de 1981 à 1994) à la «saison» *L'Homme qui danse* (huit spectacles de trois heures chacun de 2000 à 2009), on a du mal à se retrouver dans les multiples créations et reprises de la protéiforme saga. Mais on aurait voulu qu'elle ne s'achève pas – comme la jeunesse de Ferdinand, comme notre jeunesse. Ou alors en feux d'artifice. Mais si Caubère reprend au Rond-Point ses jubilants démêlés avec sa jeune épouse dans un club de naturistes (*La Baleine et le camp naturiste*) et le début d'une virée folle et méchante en Belgique chez l'épouvantable parentèle d'un copain comédien (*Le Casino de Namur I*) 1, *Le Casino de Namur II* laisse sur sa faim. Parce que c'est justement l'ul-

time opus du clown poète au verbe bariolé, rythmé comme du jazz, du rock et du blues à la fois? Plutôt parce que l'épisode tourne à vide. Comme si le comédien refusait de mettre un point final à ses aventures. Comme s'il faisait exprès de perdre Ferdinand son double sous des myriades de chiffres, de martingales, de jeux d'argent pour mieux le préserver et le retrouver à la sortie de ce casino de malheurs où les illusions s'envolent et les désespoirs surgissent. Caubère, victime de la fin annoncée de son héros... Mais tant d'émotions saisissent au début comme à la fin du spectacle! Devant ce plateau noir et nu, nanti d'une seule chaise vide. Sans rien d'autre que son corps, sa force, son génie, l'acteur y aura desiné et incarné le monde, les hommes. Il aura sculpté la vie de toute sa générosité. Alors même si *Le Casino de Namur II* est moins réussi, il est quand même à cent coudées de ce qu'on voit et fait en scène aujourd'hui. Courez-y, bientôt Ferdinand va disparaître...

Pareilles effusions avec le public ne sont pas l'objectif de la spectrale dernière pièce du Norvégien Arne Lygre, 51 ans, que Stéphane Braunschweig monte pour la quatrième fois 2. Dans un spectaculaire espace d'eau – métaphore très (trop?) littérale de nos sociétés liquides contemporaines où, selon le sociologue Zygmunt Bauman, tout coule, tout fuit, tout se dilue et se perd dans un individualisme forcé – des personnages sans nom – juste prénommés sur un mur blanc «l'ami», «la connaissance», «l'inconnu», «l'ennemi», «la personne» – vivent six séquences anonymes où s'étalent leur isolement, leur peur, leur refus de l'autre, leurs incertitudes.



Philippe Caubère dit adieu à Ferdinand Faure.

Il n'est plus couple, famille, amitié qui tiennent dans ce monde petit-bourgeois infiniment séparé, où se pratique sans fin l'exclusion dans un glauque climat de doute, de précarité, de fragilité. Ici les hommes jouent les femmes et inversement, les êtres meurent et ressuscitent dans une tristesse accablante. Tout est interchangeable et sans but... Les acteurs de *Nous pour un moment* sont parfaits. L'espace aquatique virtuose mais figé, mais plat et pas si original – on l'a déjà vu chez Patrice Chéreau ou Richard Demarcy –, et la pièce tranchante et froide comme un couteau. Faut-il aller s'y faire blesser? Elle n'apporte pas grand-chose de neuf sur nos solitudes contemporaines, tant de fois décrites dans nos théâtres ●

1 *Le Roman d'un acteur*, épopée burlesque, tome II *La Belgique*, éd. Joëlle Losfeld, 752 p., 25 €.

2 Éd. de L'Arche, 202 p., 15 €.